

Relations

RELATIONS

Livres

Number 822, Fall 2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/102766ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

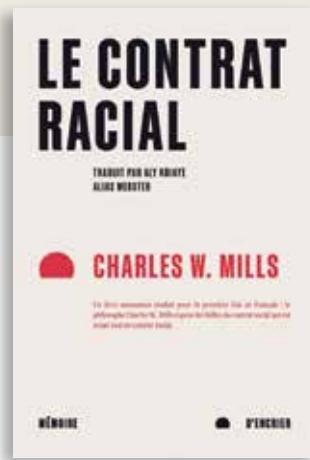
0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2023). Review of [Livres]. *Relations*, (822), 69–72.



LE CONTRAT RACIAL

CHARLES W. MILLS

MONTRÉAL, MÉMOIRE D'ENCRIER,
2023, 197 P.

AUX SOURCES DU RACISME SYSTÉMIQUE

Comment comprendre la coexistence de théories du contrat social comme celles de Rousseau et de Hobbes avec la réalité du colonialisme et de l'esclavage à l'époque moderne ? Pourquoi l'humanisme européen se taisait-il au sujet du génocide des populations autochtones et de l'esclavage des Noirs ? Comment expliquer la pérennisation du racisme dans les sociétés contemporaines, et la quasi-absence de débats et de discussion sur ses véritables fondements ?

Pour répondre à ces questions, Charles W. Mills entreprend une généalogie du racisme structurel ayant façonné la modernité dans son livre *Le contrat racial*, traduit récemment en français par l'historien Aly Ndiaye, alias Webster. Renversant les prémisses de la théorie du contrat social, Mills dévoile le « contrat racial » qui la sous-tend, révélant ainsi les fondements d'un racisme systémique propre aux sociétés occidentales modernes. Il en tire une théorie critique de la race capable d'expliquer comment le racisme a jalonné la création de l'État, formatant les individus en fonction d'un code moral et d'une psychologie morale ancrés dans l'idéologie de la « supériorité » blanche. Comme l'avait fait Carole Pateman dans *Le contrat sexuel*, dont il s'inspire, Mills « exhume » ainsi le véritable ordre contractuel enfoui et dissimulé sous les valeurs de l'humanisme moderne. Ce contrat aux multiples facettes, conçu par les Blancs pour asseoir une suprématie instituée en « système politique global », leur confère des privilèges de toutes sortes, tout en reléguant à l'inverse les non-Blancs au rang de sous-personnes dont l'existence est caractérisée, entre autres, par l'exploitation, l'exclusion et la mort prématurée. La domination blanche est ainsi pérennisée dans les structures mêmes de l'État et de son imaginaire.

Le contrat racial décrit par Mills est constitué de trois dimensions complémentaires : politique, morale et épistémologique. Celles-ci s'entrecroisent pour former une armature solide. La première dimension est fondée sur l'attribution d'un statut juridique subalterne aux non-Blancs, les excluant ainsi du régime des droits individuels conférés aux citoyen-nes par le contrat social, qui inclut la liberté et l'égalité. Le rejet des populations autochtones hors de la citoyenneté, dans certaines

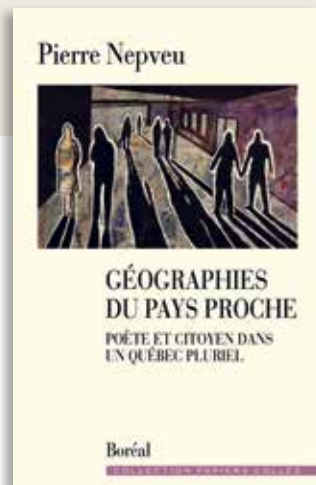
colonies de peuplement, de même que la volonté de maintenir les populations noires dans des conditions défavorables en leur privant de certains droits fondamentaux ou en leur bloquant l'accès aux emplois de prestige et à la richesse, illustrent quelques-uns des aspects de cette politique d'exclusion.

La dimension morale du contrat racial s'appuie pour sa part sur le refus de reconnaître une « personnalité morale » aux non-Blancs, jugés fondamentalement inaptes à respecter les principes moraux et les règles éthiques que se donne la société majoritaire. On estime ainsi que le « projet libéral de la modernité » ne les concerne pas, puisqu'ils ne sont pas considérés comme égaux aux Blancs. Pour ce qui est de la dimension épistémologique, aux yeux de Mills, une certaine « épistémologie de l'ignorance » se trouve au cœur du contrat racial qui façonne la psychologie des Blancs, plusieurs semblant incapables de reconnaître leurs propres attitudes racistes et le racisme systémique de l'État. L'évitement, la négation des réalités liées à la race et l'automystification deviennent souvent la norme épistémologique, entretenant par le fait même un racisme d'État souvent aveugle à lui-même.

Si la plupart des philosophes blancs ont adhéré au contrat racial, certains humanistes l'ont toutefois renié, reconnaît Mills. C'est le cas de l'abbé Raynal, de Mark Twain et de Jean-Paul Sartre. Comme il le fait aussi remarquer, la réalité du contrat racial n'a jamais échappé aux non-Blancs, et c'est pourquoi la race occupe une place centrale dans leurs théories et leurs luttes politiques.

La traduction française de cet essai rend disponible une critique originale et radicale des sociétés modernes. Ce livre fournit de précieux outils théoriques pour poursuivre les luttes anti-racistes et porter les débats sur la scène publique, en montrant les racines philosophiques occultées du racisme et du colonialisme, causes de profondes injustices encore aujourd'hui.

Junior Rosier



**GÉOGRAPHIES DU PAYS PROCHE.
POÈTE ET CITOYEN DANS UN
QUÉBEC PLURIEL**

PIERRE NEPVEU
MONTRÉAL, BORÉAL, 2022, 249 P.

LES LIEUX DE L'INTIME

Dans ce livre, qui restera sans doute un ouvrage charnière pour ce qui touche à la réflexion sur la nation québécoise, Pierre Nepveu approche ce qui fait notre commune identité non pas sous l'angle de l'histoire, comme on en a l'habitude, mais plutôt sous celui d'une géographie intimiste. La vision du « pays proche » trouve ses racines, chez lui, dans ce qui a modelé son monde intérieur de poète et de romancier. Reprenant la belle formule de Jules Michelet, « l'histoire est d'abord toute géographie », il fait retour sur son enfance entre le Montréal de La Petite-Patrie où il a grandi et le village d'origine de ses parents, Saint-Augustin de Mirabel. Bien que cet essai ne soit pas à proprement parler autobiographique, l'auteur s'y présente à visage découvert en dé-poussiérant certains recoins de sa propre vie. Il y proclame aussi, ouvertement, son amour pour la nation à laquelle il appartient, tout en disant néanmoins ne pas partager le grand récit du peuple humilié et dépossédé que les historiens du Québec ont construit.

Dans un texte résolument honnête, sans subterfuges ni manipulations, Nepveu rejette le discours qui insiste *ad nauseam* sur notre petitesse, notre fragilité et notre survivance ; autant de conditions qui seraient à l'origine d'un psychisme collectif tourmenté, confiné, soumis à une sorte de fatalité. Avec une extrême acuité de la pensée, il refuse de s'agréger à l'un ou l'autre des deux bastions idéologiques qui s'opposent dans de stériles discussions autour de l'un et du multiple, du nous et de l'autre, de la peur de la différence et du culte de l'hybride. Nepveu écrit : « Tout mon parcours d'intellectuel et d'écrivain concerné par le politique tend à me rendre allergique à un tel clivage, à une telle vision dichotomique » (p. 203). Convaincu que les deux parties ont raison, Nepveu conjugue les deux termes de ces binômes : d'un côté, il fait écho au chant de douleur qu'il a intériorisé en lisant la revue *Parti pris* et les auteurs et autrices de la Révolution tranquille (Jacques Ferron, Hubert Aquin, Marie-Claire Blais, Réjean Ducharme, Jacques Godbout), dont les œuvres disent les symptômes d'une société malade ; de l'autre, il entonne un hymne plus joyeux qui dit que le peuple humilié et dépossédé peut

renaître debout et retrouver sa pleine dignité. Sur ce second point, Nepveu adresse un clin d'œil à Gaston Miron, dont il a toujours été proche en plus d'être son biographe.

C'est à la manière d'un « écologiste du réel » que l'écrivain décrit le monde qui est le sien comme une totalité fluide et diversifiée se recréant sans cesse et s'enrichissant à travers ses échanges avec les autres. Pour Nepveu, qui est convaincu que « le monde proche qui nous entoure a besoin de nos phrases » (p. 236) pour vraiment exister, tout poème se présente comme « le fragment d'une géographie parfois rudimentaire, réduite à une maison, à une chambre avec fenêtre » (p. 225). Qu'il s'agisse de poésie, de fiction ou d'essai, Nepveu transforme ses textes en « des espaces de méditation et de partage » et en « des lieux où l'intime ou le secret se révèle dans l'espace public » (p. 236). L'acte qui conduit l'écrivain à dire les interrelations cachées au cœur du monde, comme une découverte de l'altérité, lui confère un rôle de révélateur qui est éminemment social.

Il nous reste à méditer ce que Nepveu nous dit lorsqu'il entreprend de définir sa propre identité. Il écrit : « Si on veut me décrire plus en profondeur, j'accepterais peut-être l'étiquette de "cosmopolite enraciné" parce qu'une telle formule défie toute définition univoque et stable et qu'elle relève bien davantage d'une oscillation, d'une prospection, d'un devenir qui circonscrit ma réalité québécoise en un espace d'appartenance et de résonance plutôt qu'en un terreau identitaire » (p. 244). La position mise ici de l'avant fait de *Géographies du pays proche* un grand livre qui aurait dû enclencher des débats qui n'ont, hélas !, pas eu lieu. Du moins pas encore.

Gilles Bibeau



**ISRAËL-PALESTINE,
LA SOLUTION : UN ÉTAT**

GHADA KARMI

PARIS, LA FABRIQUE, 2022, 168 P.

L'ÉGALITÉ OU RIEN POUR LE PEUPLE DE PALESTINE

Palestinienne établie en Angleterre, l'universitaire Ghada Karmi ne se fait plus d'illusions quant à l'éventualité qu'un État palestinien viable, qui serait autre chose qu'un ensemble de ban-toustans, voie enfin le jour. Même s'il n'a pas été totalement exterminé, le peuple palestinien n'en demeure pas moins, en majorité, contraint à l'exil et à l'encampement. Cela ne permet aucune égalité ou solution juste dans le contexte actuel. Selon l'autrice, il n'est pas exagéré de dire qu'Israël s'appuie sur un contrat racial.

Karmi montre bien dans ce livre qu'une solution à « deux États », longtemps perçue comme le « mieux que nous puissions espérer » (p. 67), ne tient pas la route. L'expansionnisme israélien est tel, aujourd'hui, qu'à peine 20 % de la Palestine historique reviendrait au peuple de Palestine si la solution binationale était appliquée. D'ailleurs, à ses yeux, compte tenu de l'inégalité des forces en présence, la répartition du territoire découlant des négociations d'Oslo aura été, en somme, une façon de normaliser un état de fait colonial. Rappelons au demeurant que les accords d'Oslo n'intégraient pas l'enjeu capital du droit au retour des personnes réfugiées, qui sont près de 6,5 millions selon l'ONU.

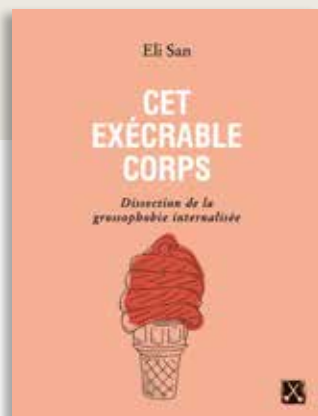
En dépit de sa grande supériorité militaire et technique et de ses puissants alliés, Israël n'a jamais pu établir un traité de paix susceptible de lui assurer une « existence normale et paisible » (p. 14). Sur ce plan, l'argument de fond avancé par Karmi se résume à dire que la véritable raison de l'échec du « processus de paix » est la volonté sioniste de créer et de maintenir – dans une logique de privilège colonial – une majorité juive dans « un pays appartenant à des non-juifs » (p. 15). Ces éléments sont bien expliqués dans le premier chapitre, « Le problème du sionisme », qui aborde la question des offres de paix sionistes dénuées de toute visée d'égalité et de justice.

Le quatrième chapitre, « Un seul État », explique pour sa part les contours de la solution qui consisterait à établir sur le territoire un seul État démocratique. Pour Karmi, cette « solution à un État » prévoirait la création d'une seule entité institutionnelle israélo-palestinienne, dans

laquelle les deux peuples vivraient ensemble, sans frontière ni partition injuste. Il s'agit, selon elle, de la voie à privilégier pour traiter équitablement les nombreux enjeux entourant la question de la paix dans un cadre équilibré : la terre, les ressources, le statut de Jérusalem, la question des personnes réfugiées, etc. Très riche historiquement, le livre de Karmi fait valoir que le binationalisme ne rime pas automatiquement avec un projet démocratique d'égalité citoyenne, celui-ci devant être fondé sur « le principe d'un droit de vote par tête et des droits égaux pour tous », et sur « une citoyenneté individuelle sans aucune limite de race, de religion ou de genre » (p. 82).

Pour finir, soulignons l'importance des pages de ce livre consacrées aux défis que pose le projet de fonder un État démocratique égalitaire sur ce territoire. Le premier consiste à persuader un peuple jouissant d'importants privilèges et animé d'un sentiment de supériorité de les abandonner pour un avenir à co-construire. Comment un tel peuple, minoritaire à travers son histoire et dans toutes les sociétés où il a vécu et qui se trouve pour la première fois en position dominante et majoritaire, pourrait-il renoncer à ce statut pour redevenir une partie dans un ensemble ? Le problème est aggravé, selon l'autrice, par le fait qu'Israël ne s'est jamais considéré autrement que comme une nation occidentale, ne montrant aucun réel désir de faire partie d'un ensemble géoculturel arabo-musulman, ce qui serait le cas s'il se joignait à la Palestine (p. 116). Il n'y a pas plus décolonial, somme toute, qu'une perspective soustrayant le destin des Juifs à une posture d'intermédiaire du projet colonial et impérial occidental. C'est le grand mérite de ce livre que de dire ce genre de choses sans ambiguïté.

Mouloud Idir



CET EXÉCRABLE CORPS.
DISSECTION DE LA GROSSOPHOBIE
INTERNALISÉE

ELI SAN

MONTRÉAL, ÉDITIONS DU REMUE-
MÉNAGE, 2023, 121 P.

AUTOPSIE D'UN MAL DE SOI

Ce bref ouvrage propose une entrée bien particulière dans l'univers de la grossophobie. Loin des discours théoriques, c'est plutôt dans un style littéraire qu'Eli San nous invite à partager son expérience de femme grosse, doublée de la haine de soi qu'elle suscite chez elle. « Ce corps me pousse à hurler, mais je me contiens » (p. 7), écrit-elle dès la première phrase, donnant ainsi le ton à l'ensemble du livre.

Comme son titre l'indique, le procédé rhétorique mis en place par l'autrice est celui de la dissection du mépris du soi et de son image corporelle, qui passe ici par un regard acéré (et acerbe) sur les multiples étapes qui scandent la transformation d'un « corps mince » en un « corps gros ». Pas question pour elle de donner dans l'hypocrisie sur les sentiments qu'elle éprouve face à cette transformation non sollicitée et aux adaptations nécessaires pour vivre avec un corps qui lui est dorénavant étranger. « Est-ce que je peux avouer à quel point je me méprise avant de chercher à en comprendre les racines et faire pousser de jolies fleurs printanières sur mes bourrelets ? » (p. 9)

Les descriptions détaillées qui suivent — celles de son ventre et de ses seins « gonflés », des jeans usés prématurément par le frottement des cuisses entre elles, du mobilier qui devient inadéquat, de sa relation trouble avec son médecin ou de ses rapports sexuels avec son amoureux, pour n'en nommer que quelques-unes — visent en toute vraisemblance à susciter le malaise des lecteurs et des lectrices, témoins de la souffrance qu'elle porte en elle avec le poids des kilos. Cela est d'autant plus vrai que l'ouvrage est parsemé d'éclats de rage contre le caractère social de ce regard porté sur soi — « cette haine qui est la mienne, internalisée à force de pressions sociales, de publicités mensongères et d'injonctions à une féminité séductrice m'est imposée de l'extérieur ; elle est donc aussi la vôtre », semble-t-elle nous dire.

Mais ce malaise, réel, est aussi décuplé par la situation particulière de l'autrice. Car, en réalité, celle-ci fait moins l'autopsie de l'expérience d'un corps gros que celle de la transformation en un tel corps — et du rejet intérieur que cela entraîne

(voire, déchaîne) chez elle. Ce corps, qui ne correspond pas à l'image acceptable qu'elle se fait d'elle-même, n'est pas elle, *ne peut pas* être elle, au risque de devoir remettre en question les démons grossophobes qui la hantent. Difficile d'y voir en ce sens une critique constructive, voire politique de la grossophobie. À quoi participe-t-on, consciemment ou inconsciemment, lorsqu'on entretient une grossophobie envers soi-même ?

Une façon de se réconcilier avec la proposition du livre, néanmoins, serait d'y apercevoir une mise en abyme de la peur, un regard en miroir sur la force de la sentence qui habite d'ores et déjà l'autrice, et dont elle ne peut se départir pour s'observer elle-même. Car la grossophobie internalisée s'apparente ici davantage à une *angoisse de grossir*, à une hantise de devenir soi-même la personne grosse que l'on méprise et de laquelle on se dissocie sans pouvoir (se) l'avouer. Suivant cette lecture, la haine qui dévore l'autrice ne lui serait réellement extérieure que là où elle se fait elle-même le dispositif social qu'elle dénonce, là où elle *devient*, littéralement, le préjugé qu'elle a elle-même internalisé. La peur réalisée jusqu'au bout et qui, à défaut d'être soignée et dépassée, ne peut conduire qu'au mépris de soi, à sa disparition comme sujet digne de ce nom. Et pourtant, l'autrice existe encore, en chair, en os, en sensibilité et en intelligence, ne serait-ce qu'à travers l'écriture.

S'il y a certainement du courage à se tenir dans une telle posture, la proposition du livre aurait toutefois gagné à être mieux explicitée par l'autrice elle-même. Parsemées dans l'ouvrage, les quelques références à la dimension sociale de cette haine de soi ne suffisent pas à régler la question et auraient mérité une analyse plus fine. San perçoit-elle jusqu'au bout la profondeur du biais grossophobe qui traverse son texte ? Un livre, donc, à parcourir en lecteur-trice averti-e.

Julie Perreault